

Robert Dion et Andrée Mercier (dir.). *La construction du contemporain : discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2019, 416 p.

Mathilde Barraband

Volume 20, numéro 1-2, automne 2019, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1075435ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1075435ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barraband, M. (2019). Compte rendu de [Robert Dion et Andrée Mercier (dir.). *La construction du contemporain : discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2019, 416 p.] *Mens*, 20(1-2), 215–221.
<https://doi.org/10.7202/1075435ar>

Comptes rendus

Robert Dion et Andrée Mercier (dir.). *La construction du contemporain : discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2019, 416 p.

L'ouvrage est le fruit d'une recherche collective menée par cinq professeurs québécois de littérature contemporaine, Robert Dion, Andrée Mercier, René Audet, France Fortier et Marie-Pascale Huglo, recherche qui a mobilisé au fil des années une impressionnante armada de jeunes chercheurs : Manon Auger, qui a coordonné l'équipe, Anne-Marie Clément, qui a participé à la recherche et à l'écriture, ainsi qu'une trentaine d'assistants dont plusieurs sont des chercheurs et des écrivains aujourd'hui reconnus. Et de fait, une synthèse d'une telle envergure n'aurait pu être le fruit d'un seul chercheur; on peut se réjouir que le Fonds de recherche du Québec – Société et culture soutienne de tels projets. L'enquête bénéficie en outre du recul des cinq chercheurs impliqués, qui sont des observatrices et des observateurs de longue date de la littérature qui se fait, à laquelle elles et ils ont consacré une dizaine d'ouvrages au cours des deux dernières décennies, souvent en collaboration d'ailleurs. Robert Dion et Andrée Mercier, qui dirigent l'ouvrage, prennent soin de souligner que la recherche et l'écriture ont été menées en équipe. Ainsi, si chaque chapitre a un auteur principal, l'ensemble du volume a été conçu de concert et a fait l'objet de discussions et de relectures communes.

Le résultat est à l'image de ce processus : si l'on reconnaît pour chaque chapitre les objets et les méthodes électifs de l'auteur qui le signe, on retrouve aussi à travers tout le volume des principes méthodologiques semblables. Ainsi, France Fortier et Andrée Mercier reviennent-elles sur la question de l'autorité narrative, René Audet,

sur celle du recueil, questions qui les occupent depuis fort longtemps. De même, on retrouve les précises analyses de texte de Marie-Pascale Huglo dans les chapitres qu'elle signe et les vues synthétiques de Robert Dion dans les siens. Mais, au-delà de ces touches singulières, un même fonctionnement caractérise chacun des chapitres : outre la multiplication des références critiques et le mariage entre analyses de texte et montées en généralité, tous alternent considérations sur le domaine québécois et le domaine français, avec un souci de donner préséance au premier (souci que manifeste d'ailleurs l'ordre du sous-titre : *Discours et pratiques du narratif au Québec et en France*), et tous se terminent par un relevé systématique et synthétique des différences et des similarités entre les deux corpus.

C'est donc bien à une somme que nous avons affaire avec ce volume, somme des recherches des différents contributeurs, somme de la critique contemporanéiste, somme sur la littérature contemporaine, tout cela dans une visée comparative franco-québécoise.

L'originalité du projet, et ce qui le distingue des autres panoramas sur la littérature contemporaine, c'est l'articulation double du volume : une première partie « métacritique » s'intéresse aux « discours qui construisent la littérature contemporaine comme contemporaine – bref à ce par quoi la littérature dite “contemporaine” peut exister parce que le discours critique (au sens large) contribue à l'inventer », et une seconde, critique, se concentre plus classiquement sur les « œuvres produites au cours de la période contemporaine, en France et au Québec, qui exemplifient certaines mises en œuvre esthétiques et poétiques d'un nouvel art narratif » (p. 17). Dans la première section, cinq *topoi* critiques sont au centre des cinq chapitres : les discours sur la fin de la littérature (France Fortier et Anne-Marie Clément), sur l'éclatement des catégories traditionnelles (René Audet), sur le retour au récit et au romanesque (Andrée Mercier), sur le succès du minimalisme (Marie-Pascale Huglo) et, enfin, sur l'importance de la question de la filiation (Robert Dion). Quant à la seconde section, elle propose un « examen des pratiques littéraires » au gré de

cinq chapitres conçus en miroir aux cinq chapitres précédents, et consacrés respectivement aux fictions narratives en mal d'autorité (France Fortier et Anne-Marie Clément), à la poétique de la diffraction (René Audet), au motif de la quête (Andrée Mercier), au récit par scènes (Marie-Pascale Huglo) et au rapport à l'histoire et à la mémoire des narrations contemporaines (Robert Dion).

La « construction » du contemporain qu'évoque le titre doit donc s'entendre de deux façons : c'est l'avènement d'une nouvelle ère littéraire (saisie dans la seconde partie) aussi bien que l'invention d'une catégorie critique pour la désigner (première partie), et l'ouvrage vise autant à « élaborer [une] lecture du contemporain » qu'à « faire émerger les valorisations et les critères de valorisation que produit le discours critique et qui en retour l'édifient et le signalent comme discours » (p. 19).

Toutefois, contrairement à ce que pourrait sembler annoncer les termes choisis dans l'introduction, la perspective de la partie métacritique n'est pas sociologique. L'enjeu est plutôt de dégager les lieux communs de la critique contemporanéiste, en comparant le domaine québécois et le domaine français. Si chaque chapitre cite un vaste échantillon de la critique universitaire, certaines références occupent une place centrale : pour le domaine français, il s'agit des travaux de Dominique Viart (notamment *La littérature française au présent* signée avec Bruno Verrier et Frank Évrard) et, dans une moindre mesure, de ceux de Bruno Blanckeman; pour le domaine québécois, du cinquième chapitre de *L'histoire de la littérature québécoise* préparée par Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe. Chaque chapitre métacritique rappelle les résultats marquants de ces tentatives de synthèse pionnières (les deux volumes cités ont paru en 2005 et 2007), puis en suit l'écho dans la critique subséquente (jusqu'à 2015 essentiellement).

Le propos de ces cinq premiers chapitres est largement descriptif et au demeurant peu critique. Les auteurs acquiescent manifestement aux constats majoritaires de la critique (le choix de la borne de 1980, la thèse des trois retours au réel, au récit et au sujet dans la littérature

française, celle du décentrement de la littérature québécoise) et, quand ce n'est pas le cas, elles et ils ont la plupart du temps choisi de garder la formulation de leurs réserves pour la seconde partie. À l'issue de cette traversée, les obsessions critiques de la décennie 2005-2015 paraissent déjà loin. Les questions centrales d'aujourd'hui (la littérature hors du livre, exposée ou performée, ou encore les nouvelles politiques et éthiques de la littérature, par exemple) en sont absentes. Et la façon que cette critique contemporanéiste a eu de caricaturer la littérature d'avant 1980 (tout entière autoréférentielle, antinarrative et objective) apparaît comme le tribut payé à la nécessité de faire sa place, d'imposer son créneau de nouvelle critique à une littérature qu'il faut trouver nouvelle. On aurait aimé que les auteurs prennent le temps de décortiquer cette mécanique, qui fait nettement apparaître le discours critique comme « construction » d'un objet (la littérature contemporaine), avec la part de fiction théorique et historique que cela comporte.

La critique de la critique, timide dans la première partie, est plus affirmée dans la seconde. C'est notamment le cas dans les passages qui s'attachent à montrer la circulation, largement à sens unique, du discours contemporanéiste entre la France et le Québec. Les auteurs sortent alors de leur réserve descriptive et épinglent un certain isolationnisme de la critique française dans sa réticence marquée à l'égard de la notion de littérature postmoderne, ou discutent l'application au domaine québécois de certaines observations de la critique française, relativisant, par exemple, l'importance des thèmes de l'héritage et de la filiation dans la littérature québécoise contemporaine. Dans la seconde partie, le commentaire se fait de plus en plus subjectif : non pas dans le sens d'un impressionnisme, mais bien parce qu'il assume plus fermement ses choix et ses prises de position. Chaque auteur a choisi en effet de creuser un aspect de la production littéraire digne d'intérêt aussi bien dans le domaine québécois que dans le domaine français, sans que l'ensemble des cinq chapitres critiques ait prétention à tracer une cartographie complète des pratiques narratives contemporaines.

Le chapitre d'André Mercier s'intéresse ainsi à un phénomène qu'elle désigne comme significatif, mais marginal. Elle entrevoit en effet la reprise réflexive et distanciée du motif de la quête dans certaines narrations contemporaines comme le signe d'un retour critique au récit. Plus largement, elle y voit l'expression d'un désir de changement et d'une conflictualité, qui invite à moduler les thèses de Michel Biron sur le roman contemporain dans *La conscience du désert*. D'autres chapitres envisagent de plus amples corpus et visent à repérer des tendances, mais là encore le repérage ne prétend pas à l'exhaustivité et assume sa part de subjectivité. France Fortier et Anne-Marie Clément déclinent un réjouissant éventail de fictions mettant en scène (parfois très concrètement) la disparition de l'auteur, fictions qu'elles lisent comme autant de réponses ironiques de la littérature d'aujourd'hui au célèbre constat critique des années textualistes sur la mort de l'auteur, mais aussi, selon une veine typiquement sociocritique, comme la figuration de la précarisation réelle de l'écrivain dans l'espace culturel actuel. Marie-Pascale Huglo, quant à elle, propose un exercice de poétique historique en analysant la façon dont les écrivains contemporains racontent par scènes, ce qui leur permet de « conjoindre fragmentation et narration ». Elle distingue des recours fort différents à la scène, certains minimalistes et insignifiants, d'autres maximalistes et dramatiques, et repère des inflexions divergentes entre les textes français et québécois, les premiers faisant de la scène l'outil de la restitution d'un passé insaisissable, les seconds, de l'empreinte de la subjectivité sur toute observation. Mais tous lui semblent devoir être reliés à la « prégnance du milieu médiatique » (p. 311) avec laquelle la narration littéraire doit désormais composer.

Deux chapitres enfin ont une visée plus totalisante. Celui que signe Robert Dion s'attache à déterminer des rapports au passé qu'il considère comme largement divergents dans le récit québécois et dans le récit français. Il se positionne contre une certaine lecture qui, selon lui, exagère l'importance de la question de l'investigation historique et mémorielle dans la production littéraire française et surtout québécoise : « En fait, quand on regarde de plus près la

littérature québécoise d'aujourd'hui, on y découvre relativement peu d'entreprises de relecture, *depuis le point de vue du présent*, d'événements historiques qui constitueraient des "nœuds" qu'il conviendrait de dénouer » (p. 317). C'est à cette aune qu'il analyse le recours à la grande histoire, à l'histoire intime et à l'histoire des autres dans le roman français et québécois, tâchant tout de même de dégager, au-delà des spécificités, une « approche proprement contemporaine du passé » et « une manière inédite de répondre aux insistantes questions que soulèvent l'histoire et la mémoire » (p. 373). Enfin, le chapitre dans lequel René Audet développe ses analyses sur la diffraction dans les fictions contemporaines est probablement celui qui tend le plus à la généralité. Certes, ce chapitre considère uniquement les fictions, alors que le chapitre précédent envisageait plus largement le récit, mais il propose une clé pour ressaisir le vaste ensemble des fictions narratives (incluant les pratiques numériques) en dépit de son apparente hétérogénéité, en saisissant une « poétique » à l'œuvre dans l'ensemble de la production fictionnelle actuelle : « La notion de diffraction nomme plus exactement une tension entre unité et pluralité – ou entre unité et éclatement – présente dans des œuvres d'esthétiques distinctes, mais apparentées dans leurs efforts à contrer les contours et la continuité du texte, du récit et du sens » (p. 368).

Après ces cinq lectures, qui proposent de nombreuses études de textes, la conclusion revient rapidement sur les enjeux de l'ouvrage avant d'en proposer un long résumé d'une remarquable clarté. Les auteurs se distancient au passage des historiens de la littérature qui privilégient une lecture temporelle des phénomènes littéraires. La prise de distance peut paraître étonnante parce que l'objectif même de l'ouvrage est de décrire un « nouvel art narratif » et que les outils des historiens de la littérature (évolution et catégorisation génériques et formelles, périodisation, imaginaire du retour, etc.) y sont largement convoqués. Mais c'est peut-être pour mieux mettre en valeur ce qui tient davantage à cœur aux auteurs, c'est-à-dire les vertus de l'approche comparatiste. En l'occurrence, l'exercice permet de comparer deux

littératures nationales souvent rapprochées, mais pour leur rendre finalement leur pleine autonomie.

— Mathilde Barraband

Département de lettres et communication sociale

Université du Québec à Trois-Rivières

Michael Gauvreau. *The Hand of God: Claude Ryan and the Fate of Canadian Liberalism (1925-1971)*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2017, 704 p.

Approchant du milieu de la quarantaine, j'ai d'abord connu Claude Ryan comme ministre dans le gouvernement de Robert Bourassa dans le gouvernement de Robert Bourassa pendant la seconde moitié des années 1980. Il incarnait alors à mes yeux un conservatisme technocratique sévère et assez peu inspirant. J'ai ensuite été exposé, à l'écoute du documentaire de Denys Arcand, *Le confort et l'indifférence*, au chef de parti teigneux engagé dans la lutte au séparatisme. C'est surtout dans les années qui ont suivi sa mort en 2004, à la faveur des différents événements et des différentes publications qui lui ont été consacrés, que j'ai découvert le parcours complexe de cet important intellectuel catholique québécois. C'est ce parcours qu'explore en détail Michael Gauvreau dans la volumineuse biographie intellectuelle qu'il consacre au personnage.

Gauvreau choisit de contourner le piètre politicien que sera Ryan pour se concentrer sur son rôle comme « *public intellectual* » ou « *public moralist* », comme il préfère l'appeler, en couvrant une période qui va de sa naissance en 1925 au lendemain de la crise d'Octobre. Il choisit également, contrairement à plusieurs de ceux qui se sont intéressés au personnage jusqu'ici, de regarder au-delà de ses positions sur la question constitutionnelle pour s'intéresser à la centralité du catholicisme dans son parcours, ses idées et ses prises de position. Il est d'ailleurs frappant de constater que la courte critique que consacre *Le Devoir* au livre en octobre 2017, sous la plume de Jean-François Nadeau, passe sous silence cet aspect central du livre pour ne parler que des idées de Ryan sur la « question